

Sur la dialectique de l'anticapitalisme

Sur la dialectique de l'anticapitalisme¹

Wolfgang-Fritz Haug

Fixer le mal du regard relève de la fascination. Mais quelque
peu aussi d'un consentement secret.
Horkheimer/Adorno, *La Dialectique de la Raison*

Cette pensée me sidère. Était-ce ma pensée ? C'était la
pensée de l'ennemi. Étais-je mon ennemi ? Je me suis éloigné de
moi-même expérimentalement, c'est-à-dire que j'ai imaginé être
un homme qui m'examinait de l'extérieur.
Volker Braun, *Der Eisenwagen*

La première apparition organisée d'un mouvement multiforme d'opposants à la mondialisation à Seattle en 1999 saluée comme une « nouvelle aurore » (par Ramonet en 2000), bien que n'ayant pas initié un tournant révolutionnaire du monde, a tout de même, par sa manière de se tourner contre les dominants du capitalisme mondial, eu pour conséquence pour les opposants à la mondialisation de se tourner vers le monde. Une dialectique mémorable les a transformés en lutteurs d'avant-garde d'une mondialisation différente. Par un néologisme d'origine française on les appelle maintenant dans pas mal de langues des « altermondialistes ». Leur mouvement, gagnant le monde entier, a fait surgir du traumatisme paralysant de l'échec du socialisme d'État un rêve nouveau d'un monde qui ne serait plus capitaliste, sans que pour autant il retombe sous la toute-puissance d'un appareil d'État. Depuis lors, rencontrent un écho de plus en plus fort non seulement certaines solutions qui critiquent le capitalisme, mais aussi d'autres qui sont franchement anticapitalistes. Avec elles, grandit le besoin d'élucidation².

¹ Contribution au congrès « Marx international », Paris, 5. octobre 2007. Traduction Nora Pettex ; entièrement révisée par l'auteur grâce à l'inappréciable aide de Michèle Castillon.

² Dans le procès de fondation de l'association des mouvements populaires de Oaxaca (APPO) le plus facile était d'arriver à un consensus que sa position serait anticapitaliste. « Pero no hay un consenso claro sobre que eso significa. » (« Mais il n'y a pas de consensus explicite sur ce que cela signifie ») (Esteva 2007, 94).

1. Dialectique ou crise de l'anticapitalisme

Les mots sont voisins. Ce qu'ils dénotent diverge : la « critique du capitalisme » désigne ce qui est mauvais dans le capitalisme afin de le changer ; l'anticapitalisme veut dépasser le capitalisme. L'expression « critique du capitalisme » a une deuxième signification, d'un genre différent et située sur un autre plan, à savoir celui de « la critique de l'économie politique » qui est le nom de la théorie marxienne du capital. Quant aux anticapitalismes il en existe beaucoup. En gros, on peut en distinguer des régressifs et des progressifs. La tentative d'élucidation suivante s'applique à l'anticapitalisme progressif. Tout élève de Marx comprend que son pivot et sa pierre angulaire sont l'avancée vers le dépassement du capitalisme sur la base des forces productives matérielles et humaines générées par le capital. Toutefois, immédiatement, apparaît la contradiction qui nous met en présence de la « *dialectique de la Raison* », selon laquelle « la rationalité technique d'aujourd'hui [...] est la rationalité de la domination elle-même » (Horkheimer/Adorno).

Si nous voulons contribuer à l'élucidation dans la forme d'une « dialectique », nous ne pensons pas à un concept figé, académique. La « chose elle-même » dont il s'agit ici ne peut pas être approchée à partir d'une « cabine d'observation » prétendument « hors du monde ». C'est nous-mêmes qui sommes en jeu, « car, comme le dit Vico, l'histoire de l'homme se distingue de l'histoire de la nature en ce que nous avons fait celle-là et non celle-ci »³. Cependant, notre histoire se fait de manière telle que, le plus souvent, ce qui *sort* à la fin n'avait pas été pensé *ainsi*. Eviter une telle inversion entre le *fait* et le *pensé* est l'enjeu d'une dialectique de la praxis de notre critique du capitalisme. En nous interrogeant ainsi, nous tentons de repérer des limitations pour les dépasser. De telles limites souvent sont le résultat de nos interventions myopes dans l'ensemble dynamique de nos rapports sociaux. Dans l'effet rétroactif de ces rapports nous faisons l'expérience que notre action ciblée a manqué sa cible et nous a conduits vers quelque chose qui, dans ses conséquences ultérieures, peut être caractérisé avec Engels comme « non voulu ; ou bien que les acteurs historiques ont voulu tout autre chose, ou bien que le résultat mène encore une fois à d'autres conséquences imprévues » (MEW 39/428). Ce qu'il s'agit de penser c'est de tels revers ou retournements paradoxaux [Umschlagen]. Principalement, « tout ce qui concerne le conflit, la collision, le combat, ne peut », comme le précise Brecht, « en aucun cas être traité sans dialectique matérialiste » (Œuvres complètes 23, 376). Celle-ci est nécessaire pour traiter « les surprises du développement progressant logiquement ou par bonds, l'instabilité de tout état des choses, le clou des contradictions etc. » (16, 702). Cela commence par le fait que chaque combat constitue une sorte d'unité des adversaires qui se combattent. Or, si « la surprise du développement par bonds » nous

³ K. Marx, *Le Capital*, Paris 1875, p. 162, n.1.

tombe dessus et que « le clou des contradictions » se déploie à nos dépens, nous pouvons parler de *dialectique passive*⁴. C'est en premier lieu à celle-là que la critique de l'anticapitalisme a à faire. Traiter de dialectique passive signifie travailler sur la pertinence de la dialectique pratique.

L'anticapitalisme naïf a d'abord l'excuse du débutant. Toutefois, s'il ne continue pas d'évoluer, on peut lui appliquer ce que Lénine a observé sur l'ancienne social-démocratie, qui s'entendait encore comme « marxiste » : « la dialectique est remplacée par l'éclectisme » (SR, Œuvres, 412)⁵. Tant qu'il en sera ainsi et qu'il n'apprendra pas à traiter de manière productive les contradictions avec lesquelles son champ d'action le confronte, il restera pour le moins impuissant, voire même provoquera des effets contraires qui le feront ressembler à l'image de son ennemi.

2. Le danger d'un accaparement par la droite et l'hypothèque stalinienne

La question de la dialectique de l'anticapitalisme ne surgit pas dans un ciel serein. Le ciel du capitalisme est assombri par les plaies qu'il répand sur « la terre et le travailleur »⁶, précisément de par sa productivité inégalée jusqu'alors : suraccumulation du capital et consumérisme en masse ici, sous-consommation là-bas⁷, surtravail en masse des uns, chômage en masse des autres, guerres d'anéantissement de produits et de capitaux, guerres pour les ressources naturelles et consommation de la ressource absolue, des conditions de survie sur cette planète. Étant donné que la survie de notre espèce, dans des conditions conformes à la dignité humaine, est mise en question – et avec elle celle d'innombrables espèces animales et végétales –,

⁴Faisant suite au concept de révolution passive de Gramsci, le concept de la dialectique *passive* que j'ai développé en 1984 signifie « être dominé à son insu par ses formes catastrophiques ». « Bien que le mouvement contradictoire qui lui est notamment inhérent soit inévitable, il peut prendre des formes et des significations diverses, selon notre manière consciente et inconsciente de le traiter. [...] Nous remémorons certains retournements inattendus (dans le sens où Lénine et Brecht ont utilisé cette notion), certaines unions paradoxales de contradictions antagonistes, la futilité de certaines essences prétendument stables etc. » (52). Tout comme le surfeur doit tenter de chevaucher sur la crête de la vague pour ne pas être englouti par elle, l'art de la dialectique pratique consiste à ne pas être saisi par les contradictions, mais à les transformer, si possible, en forces mobiles ciblées. J'ai développé plus en détail les concepts de dialectique passive et active dans une contribution à la conférence sur la dialectique organisée par « Espaces Marx » à Paris en 2005 (Haug 2005) qui a donné lieu à publication.

⁵ « Naturellement un tel remplacement n'a rien de nouveau », ajouta Lénine : « on a même pu l'observer dans l'histoire de la philosophie classique grecque ». (*Ibid.*)

⁶Marx, *Le Capital*, Paris 1875, p. 218.

⁷ « Le consumérisme », se plaint l'ex-président du Portugal Mario Soares, « se répand même dans les pays pauvres et frappés par des inégalités horribles. Et avec lui l'irresponsabilité, la perte des valeurs, la corruption à tous les échelons, l'impudence, le surtravail de masse pour les uns et le chômage de masse pour les autres. Une manière de vivre qui s'épuise dans l'instantané, sans référence au passé et sans projection vers l'avenir » (2007).

les motifs pour critiquer le capitalisme sont plus nombreux que jamais. Néanmoins, jusqu'alors les destructions qu'il accomplit ne sont pas encore dépourvues de toute force créatrice. Un système qui a fait surgir l'ordinateur des catacombes de la préparation d'une guerre nucléaire et qui l'a élevé au rang de force productive transversale, base du mode de production « high tech » (cf. Haug 2001) n'est pas arrivé à la fin de son parcours historique, même si le « capitalisme, quel que soit son degré de développement, n'est pas en mesure de transformer réellement le « high » de la « new technology » en une « nouvelle économie » » (Krysmanski 2001). Il ne réalise son potentiel que de manière sélective et souvent plutôt destructive. Et pourtant : la destructivité de cette machine de développement littéralement « in-humaine », que nous appelons capitalisme, ne peut pas être séparée de sa productivité. Cela a des conséquences pour la lutte contre lui. On ne peut pas tout simplement décréter que le temps de la « nécessité transitoire du mode de production capitaliste⁸ est révolu, même si le système est parvenu assez près de sa limite historique⁹. Nous reviendrons plus loin sur cette contradiction¹⁰, qui peut attraper l'anticapitalisme par le mauvais bout.

D'une autre manière le ciel de l'anticapitalisme est lui aussi assombri. Pour deux raisons : premièrement les motivations anticapitalistes peuvent être récupérées par les agitateurs populistes de droite, autoritaires, voire fascistes et racistes. Ce danger est d'autant plus grand lorsque l'« anti » l'emporte sur le « pour » du projet socialiste. Et « la difficulté avec les mouvements sociaux est que, dans beaucoup de cas, ils n'arrivent pas à construire des options politiques. » (Sader 2007) Temporairement, il est peut-être possible d'obtenir des succès avec une rhétorique anticapitaliste. Toutefois, le consensus ainsi obtenu relève d'abord du « con-sentiment », et en tant que sentiment il est inconstant, tant dans son intensité que dans son orientation. De manière comparable à l'embrigadement des aspirations au respect des droits de l'homme pour les guerres menées par les USA, certaines motivations de l'anticapitalisme peuvent être embrigadées en faveur de mobilisations réactionnaires. En effet, la Charia et le Jihad, par exemple, aspirent à devenir

⁸ Marx, *Le Capital*, Paris 1875, p. 259.

⁹ L'hypothèse que le capitalisme est proche de sa frontière historique repose sur le constat de l'explosion du taux des victimes du capital, exigé par le profit du capital survivant, une conséquence de l'« âge de la production capitaliste », que Marx croyait pouvoir déduire de la composition organique du capital et de la baisse tendancielle du taux moyen du profit qui en résulte (cf. MEW 24, 469). Inversement, est-il également possible de conclure que cette frontière est proche du fait que le taux d'auto-destruction du capital monte en flèche ? Cela signifierait que, depuis son début, la frontière historique du capitalisme accompagne celui-ci comme son ombre. Les périodes d'innovation sont précisément celles qui se distinguent par un renforcement de la destruction de capital. La fièvre « fondatrice » brûle régulièrement d'immenses quantités de capitaux. Dans ce sens « l'économie de désappropriation » de Harvey, différemment motivée, serait alors une tendance permanente.

¹⁰ Voir à cet effet le double volume de *Das Argument* 268, « Chine : La grande contradiction », cahier 5/6, 2006.

« le fer de lance de l'anticapitalisme au plan mondial », comme la revue *Bahamas* l'inculque aux anticapitalistes naïfs, bien sûr sans dire qu'il s'agit à de nombreux égards de produits du capitalisme lui-même dans sa mise en scène occidentale. Or, si la menace d'une récupération de droite doit inciter la Gauche à s'auto-examiner, la transformation brutale [*Umschlag*] du projet d'émancipation sociale du xx^e siècle en une dictature de développement industriel et, après une phase impressionnante d'industrialisation et d'urbanisation, de plus en plus inefficace, confère à cet auto-examen le caractère absolument incontournable. Cet échec, allant de pair avec l'auto-trahison¹¹, pèse sur tous les projets anticapitalistes. L'autocritique historique est la condition préalable à toute critique ultérieure.

Comment traiterons-nous cette hypothèque ? Concernant le stalinisme, nous en laverons-nous les mains en plaidant l'innocence, par exemple en le mettant sur le dos du capitalisme comme étant la « forme extrême du capitalisme d'État » ? (Harman 2000). Expulserons-nous le mouvement communiste du xx^e siècle de l'histoire, sous prétexte que nous n'y avons pas participé nous-mêmes ? Réduirons-nous la société étatique issue de la révolution de 1917 à travers guerres civiles et crises économiques, à un « État policier » dictatorial dont le socialisme n'aurait été qu'un « simple masque », tout en assurant qu'à tout point de vue nous voulons exactement le contraire (McNally 2006) ?

Pour échapper à l'ombre du stalinisme il semble, spontanément, tout à fait juste de prendre les plus grandes distances possibles avec la forme de socialisation discréditée. Là où celle-ci était hiérarchisée et centralisée, nous nous réfugions dans le modèle arc-en-ciel purement additif et en absence de toute forme de direction et de domination. A la place de l'unité répressive nous mettons la multitude désarticulée. Que rien ne vienne « d'en haut », que tout vienne « d'en bas ». Proclamerons-nous donc avec McNally que nous abolirons la domination de la marchandise, de l'argent et du capital et que nous voulons nous plier à la volonté de la majorité à tout moment en matière de production et de distribution ? Assurerons-nous que chez nous, dans notre société alternative du futur, règnerait la liberté totale ? Allons-nous expliquer, avec Holloway, que la révolution et le réformisme sont tous deux, de manière identique, des « approches centrées sur l'État » et affirmer que nous abandonnons « l'illusion de l'État » et avec elle « l'illusion du pouvoir » qui reflèterait l'idée imaginaire que « la transformation de la société serait uniquement une question de conquête de positions de pouvoir ou de « devenirs puissants » d'une manière ou d'une autre », alors que, au contraire, nous allons inscrire sur nos bannières notre revendication : « dissoudre tous les rapports de pouvoir » (Holloway 2003, 814f) ?

Mais alors la dialectique de l'anticapitalisme nous a de nouveau et à notre insu rattrapés sans prévenir, celle qui jadis avait promu la transformation en

¹¹ « L'institution du parti d'État centralisé est pure dérision par rapport à tout ce qui avait été jadis pensé sur sa relation avec le pouvoir d'État » (Adorno, *Negative Dialektik*, 55).

son contraire, et notre beau projet n'est à l'abri de la répétition de ce malin sortilège qu'à cause de son manque de succès. Car le stalinisme a été le produit d'une dialectique opérante à l'insu des acteurs, non maîtrisée par eux, et dans ce sens passive. Nicos Poulantzas, en 1979¹², a développé ses conclusions selon lesquelles – dans la perspective reprise par Lénine de l'*Anti-Dühring* d'Engels – de l'immédiateté totale dans laquelle « il s'ensuivra que la démocratie disparaîtra aussi, dès que l'État disparaîtra » (Lénine Œuvres 25, 409), sommeillait déjà son contraire extrême : la domination totale exercée par la violence d'État. L'élimination des institutions, légitimée de façon radicale par Lénine dans *l'État et la Révolution*, au premier plan desquelles celle de l'institution du droit et de la représentation populaire¹³ – ce qui est tout autre chose que de façonner des bastions pré-démocratiques dans de tels appareils de transmission (ou d'autres) – s'est là aussi paradoxalement traduite par une domination directe et totale. Le concept fétichisé « Uniquement d'en bas » s'est transformé en un concept fétichisé « Uniquement d'en haut ». Celui qui y répond par la nouvelle fétichisation « Uniquement d'en bas », recommence le cycle. Si l'on réfléchit à cette corrélation, on perçoit que Staline n'a pas été le premier qui, par son économie autoritaire flanquée de la terreur d'État, a « infligé un dommage incommensurable aux idées du socialisme et du communisme » (McNally), mais que ce fut déjà l'anticapitalisme naïf de la première heure, sous la forme de son contraire poussé à l'extrême. La perspective d'Engels de l'abolition des rapports de marchandises et d'argent, tirée de l'*Anti-Dühring*, a été en partie adoptée, pratiquement à la lettre, après la révolution d'Octobre. Compte tenu de la totale nouveauté historique d'un socialisme au pouvoir, dont il n'existait ni modèle ni expérience antérieurs, une telle naïveté était peut-être compréhensible. Mais, quant à nous, les expériences communistes du xx^e nous l'interdisent catégoriquement. Les conclusions que nous en tirons doivent être clairement exprimées : le « communisme de l'immédiateté »¹⁴ débouchait sur un étatisme total, la démocratie directe imaginaire sur une domination effectivement directe. Le refoulement des contradictions aboutissait au retour paranoïde du refoulé dans la forme de « l'ennemi intérieur ». Le mouvement étudiant a ajouté à cela l'expérience correspondante : celle de l'abolition d'une direction institutionnalisée qui se transforme en une direction charismatique, incontrôlable.

¹² Dans une conférence à « l'Université Populaire Marxiste » de Stockholm.

¹³ D'ailleurs Lénine ne cite pas Marx mais l'*Anti-Dühring* d'Engels : « *Le prolétariat s'empare du pouvoir d'État et tout d'abord transforme les moyens de production en propriété d'État*. Mais de ce fait il s'abolit lui-même en tant que prolétariat, de ce fait il abolit toutes les différences de classe et les antagonismes de classe et de ce fait aussi l'État en tant qu'État. » Pour Lénine il en résulte « que « le pouvoir répressif spécifique » (Engels *ibid.*) de la bourgeoisie contre le prolétariat [...] doit être remplacé par une « violence répressive spécifique » du prolétariat contre la bourgeoisie » (*ibid.*).

¹⁴ « L'approche faite à l'origine [...] de la société communiste », le « communisme de l'immédiateté », « l'immédiateté pure sans argent, ni État, ni droit, ni politique, ni profit [...], dans l'immédiateté de l'exercice du pouvoir stalinien, s'est transformée en une preuve

Donc à celui qui, avec les Zapatistes, souhaite un monde « dans lequel il y a de la place pour beaucoup de mondes » il est conseillé de tout investir dans l'art politique apte à traduire la multiplicité des voix en une langue commune. Si la culture politique et les modérateurs politiques pertinents d'une unité plurielle manquent, les différents mondes se diviseront et finiront par s'entre-déchirer. La théorie matérialiste de l'État devrait aider à comprendre que même des mouvements non étatiques doivent développer des capacités susceptibles de reprendre aux appareils d'État ce qui avait été pris à la société par ceux-ci et de le remettre ensuite à la société civile. Pour y arriver, il est incontournable de créer des institutions porteuses. En outre, il faut comprendre avec Gramsci qu'un mouvement extraparlamentaire, avec son rôle d'aiguillon permanent de la représentation parlementaire de la Gauche, justement avec son « extériorité à l'État » proclamée, ne peut pas simplement « abandonner » l'État, mais qu'il se meut, en vertu d'une dialectique incontournable, à l'intérieur de la partie sociale de *l'État intégral*. Considérer la société civile comme quelque chose qui est extérieur à cette « condensation des rapports de force » (Poulantzas), qui est l'État, ne serait rien d'autre que du libéralisme platement bourgeois.

3. «C'est l'économie, imbécile!»

Un anticapitalisme qui, pour le moins, ne parle pas *aussi* des dures nécessités économiques et politiques, reprend le jeu fatal au commencement. Marx n'a pas cédé à cette exigence de la « belle âme ». Précisément à l'endroit où, dans *Le Capital*, il se consacre au pathos du « règne de la liberté », « où cesse le travail imposé par la nécessité et les considérations extérieures » et « où le développement de la force humaine, en tant que fin en soi [...] pourra s'épanouir », il explique avec une sobriété éloquente que cela dépendra, dans toutes les circonstances imaginables, de « l'empire de la nécessité qui sera sa base ». « La liberté en ce domaine ne peut consister qu'en ce que les producteurs associés, à savoir *l'homme socialisé*, règlent rationnellement leur échange métabolique avec la nature, qu'ils l'amènent sous leur contrôle communautaire, au lieu d'en être dominés par lui comme par une puissance aveugle ; qu'ils le réalisent avec le déploiement minimal de forces et dans les conditions les plus adéquates et les plus dignes de la nature humaine. Mais cela restera toujours un empire de la nécessité » (Marx, *Le Capital*, III, ch. 48).

L'expérience communiste du xx^e siècle bute sur le fait que le problème de la socialisation de la production et de la distribution n'a pas encore été

par l'absurde » (Rainer Land dans un mémoire daté de « Novembre 1989 » dans la RDA finissante). Land décrivait comme suit le critère inhérent à toute alternative socialiste : « Une économie socialiste est une économie qui est régulée et configurée par un système de communication public et démocratique » (citation de Haug 1990, 212 et 214). C'est là où commencent les grandes questions toujours ouvertes à ce jour et qui n'ont pas encore été discutées sérieusement, celles d'un nouveau « COMMENT ? ».

résolu. Une Gauche qui prend au sérieux « un autre monde » que celui du capitalisme devra évaluer sérieusement les expériences et approches afférentes. La nécessité est l'autre face de la liberté. La devise de la RDA: « Coopère dans le travail, coopère dans la planification, coopère en gouvernant », circonscrit le problème posé, qui perdure, mais qui, saisi de manière erronée et sous des rapports de force extrêmement défavorables, n'a pas pu être résolu. Donc, celui qui croit qu'en 1989/91 « le stalinisme » s'est effondré se trompe juste sur cette nécessité de base. En réalité, ce qui s'est effondré alors est le projet de démocratisation de Gorbatchev, essentiellement parce que, sur la base de l'héritage du stalinisme et de la « décomposition colossale du facteur humain » que celui-ci avait causée (Butenko 1988, voir Haug 1989, 156-59), il n'avait pas apporté de solution au problème de l'approvisionnement et, en amont, à celui de la production. Beaucoup d'orateurs semblent croire fermement qu'il est possible que les pauvres de cette terre pourront être délivrés de leur pauvreté grâce à la seule démocratie ou, en tout cas, primordialement grâce à l'action politique sans exiger d'action économique. Dans de tels discours la dure nécessité reste un gouffre ouvert, semblable à un trou noir qui engloutit toute identification de la réalité. En outre, il conduirait à des défaites catastrophiques si l'on excluait le « travailleur collectif » (Marx), cet acteur agrégé et commandé par le capital dans l'empire de la nécessité. Si un gouvernement de gauche misait tout, exclusivement, sur les « marginalisés »¹⁵, cela précipiterait des pays entiers dans une crise profonde. À la rigueur on peut, avec de telles idées, rhétoriquement satisfaire la demande d'une description imagée de l'alternative, tant qu'on ne pousse pas la pensée jusqu'au bout. En réalité, il n'existe aucune voie alternative qui puisse se permettre de contourner le bloc productif d'une société, bloc qui comprend la classe ouvrière et l'intelligence technique et organisationnelle. « Les anticapitalistes sérieux doivent aller plus loin que de se contenter de manifester leur opposition au système, ils doivent trouver des chemins pour se lier avec ce pouvoir » (Harman 2000). Le problème d'un mouvement anticapitaliste suffisamment ample pour agir dans la société n'est absolument pas différent de celui des partis politiques ayant des revendications sociales : ils doivent créer le lien entre les marginalisés et des parties pertinentes du domaine central économique. C'est là une des leçons qu'ils doivent apprendre, voire de savoir manier des antinomies. Nous reviendrons sur cet art de la dialectique pratique.

Si l'anticapitalisme d'aujourd'hui reste encore déterminé par la « situation post-communiste » (Haug 1993), il n'en est pas moins vrai que la durée

¹⁵Si l'on mise prioritairement sur les soi-disant « marginalisés » (Raul Zibechi), on se condamne à l'échec. Si la situation est différente au Venezuela, c'est grâce à la présence de bénéfices à distribuer venant de l'exportation du pétrole. Cela ne peut pas être généralisé. Il n'est pas plus sérieux d'imaginer qu'un pays comme le Brésil peut, à brève échéance, « rompre avec le FMI, la bourgeoisie industrielle et le secteur financier ». On a affaire ici à des illusions révolutionnaires avec camoufflage des rapports de forces.

de cette dernière ne s'évalue pas seulement en fonction de ce qui a été, mais de ce qui, peut-être, sera. Il ne suffit pas de dire avec Benjamin que la catastrophe consiste dans le fait « que ça continue ainsi ». Cette situation ne s'achèvera qu'en présence d'une nouvelle conception constituant une possibilité concrète « de détourner la catastrophe », c'est-à-dire une conception crédible de façonner notre mode de subsistance, tant dans notre rapport productif avec les ressources naturelles que dans nos rapports mutuels, c'est-à-dire tant socialement qu'écologiquement, mieux que le capitalisme, « avec le déploiement minimal de force et dans les conditions les plus adéquates et les plus dignes de la nature humaine », pour le dire encore une fois avec les mots de Marx.

4. Éléments d'un autre monde présents au sein du monde existant

De la production capitaliste Marx a pu dire qu'elle « engendre elle-même sa propre négation » à travers son procès de concentration et centralisation. « Corrélativement à [...] l'expropriation du grand nombre des capitalistes par le petit, se développent sur une échelle toujours croissante l'application de la science à la technique, l'exploitation de la terre avec méthode et ensemble, la transformation de l'outil en instruments puissants du fait même de l'usage commun, partant l'économie des moyens de production, l'entrelacement de tous les peuples dans le réseau du marché universel, d'où le caractère international imprimé au régime capitaliste. » (*Le Capital*, 1876, 342) Peut-être de ces mots, mais de leur contenu, on dirait que cela a été écrit aujourd'hui. Si l'on ajoute la création du prolétariat dont Marx supposait qu'il deviendrait l'acteur d'un anticapitalisme socialiste, on a bien là un champ de contradictions dynamiques qui permet de parler d'une dialectique du capitalisme, si on libère le concept de dialectique de sa finalité hégélienne, sans quoi on se verra contraint de proclamer avec l'Adorno des années 50, suivi par Göran Therborn 2007, « La fin de la dialectique »¹⁶. Or, nous sommes forcément plus modestes, quand nous nous mettons à la recherche de points d'appui ou d'expériences relatives à des formes alternatives du mode de subsistance. Ce qui abonde, c'est l'existence de niches et de solutions de secours dans l'urgence et leurs concepts d'auto-assistance, allant du « squattage » d'habitations vides, en passant par des réseaux d'échange des exclus de l'économie formelle, au marché de Noël Berlinois *Hartz 4*¹⁷ et à « une « économie pop » émergeant des marchés

¹⁶ « Capitalism's new push was not accompanied by any strengthening of the working-class and anticapitalist movements, nor by the opening of a systemic exit into another mode of production—at least not in perspectives visible to the naked eye. » (Therborn 2007, 65) En somme, the dialectic of capitalism was imploding » (*ibid.*).

¹⁷ Ce programme porte le nom de Peter Hartz, qui était conseiller du gouvernement de Gerhard Schröder et qui plus tard fut accusé et finalement condamné pour corruption. 'Hartz IV' est la dénomination populaire de l'argent de subsistance, que l'Etat allemand paye à ceux qui restent plus d'un an sans travail. Un célibataire reçoit 347 € par mois.

aux puces et bazars du tiers-monde» (Krysmanski 2001), c'est-à-dire des éléments d'une économie parallèle qui, grâce à un horizon qui déborde du cadre du capitalisme et à une association de plus en plus politique de forces, pourraient être quelque chose de plus que l'initiative isolée des exclus de « choisir » leur exclusion comme aurait dit Sartre. A l'autre extrémité du spectre, loin de toute économie d'auto-assistance fragmentée et suscitée par le besoin, on trouve, venant de couches de l'intelligence technique active, des formes de coopération alternatives, mais non obligatoirement anti-système : parmi elles de nombreuses formes de la mouvance « open source », « open content » etc.¹⁸ Hans-Jürgen Krysmanski, qui a noté cela, avec son concept d'un « anticapitalisme postmoderne High-Tech » [...] qui mérite son nom, mise avant tout sur une « association de producteurs cybernétiques libres », dans le but de « la production d'associations algorithmiques : explorations de nouvelles formes d'auto-organisation sociale et de solution de problèmes sociaux sur la base des nouvelles forces productives cybernético-algorithmiques » (2001). En effet, l'usage multiforme qui est fait de l'Internet offre d'innombrables exemples, à commencer par des espaces publics de gauche alternative et des formes d'auto-organisation en réseaux jusqu'à des formes de coopération non monétaire à travers des biens numériques, allant du système d'exploitation, passant par des applications, jusqu'à la réalisation d'une structure interactive telle que WIKIPEDIA. Comme un feu follet, le paradoxe d'un anticapitalisme intra-capitaliste émerge ici sous la forme de la question : « La sortie du processus de valorisation est-elle une condition préalable à « l'émancipation » ou bien le processus de valorisation à son échelon actuel n'est-il pas lui-même le milieu ambiant adéquat pour des formes d'associations de la résistance ? Que l'on y réfléchisse : moyens de production et forces de travail deviennent « identiques », temps de travail et temps libre deviennent « identiques » ; le temps de travail socialement nécessaire a déjà diminué radicalement : le temps de prestation exigé par le pouvoir dominant augmente de manière drastique et provoque des insoumissions ; les rapports sociaux qui en résultent sont hypertrophiés et provoquent des résistances à l'intérieur même de la culture virtuelle ». (Krysmanski 2001). Cependant, la virtualisation engloutit la résistance, pour autant que celle-ci ne trouve pas le fondement d'une nouvelle économie.

D'une autre manière, de l'ensemble des activités sociales et fonctions de la « première » économie formelle tout ce qui est « d'un intérêt universel ou encore est porteur de son universalisation » (Haug 1972/2006, 257), donc

¹⁸ S'appuyant sur Frederic Jameson, Krysmanski estime que « la logique du système mondial du capitalisme tardif [...] est en tout premier lieu une logique culturelle », à savoir celle du « post-modernisme ». Contre le « nouveau capitalisme High-Tech [...] il faut penser et argumenter, si nous souhaitons nous faire une image des possibilités d'un anticapitalisme High-Tech qui mérite ce nom » (ibid.) Toutefois, le noyau dur de la socialisation du travail sort du champ de vision du fait de la virtualisation selon le médium Internet et de l'immatérialisation apparente de l'économie. Par contre, la construction d'une perspective impliquant une utilisation sociale d'un mode de production à haute technologie serait d'un intérêt central.

tout ce qui ne vit pas aux dépens des antagonismes de la société et qui ne s'écroulerait pas avec eux, tend à devenir une rationalité non entamée par des intérêts particuliers, telle que seule l'organisation solidaire peut la garantir. C'est sur cela que repose le sens, dirigé au-delà de l'horizon capitaliste, de la défense du « service public » contre son abandon au capital ; c'est sur cela que se fonde la haute valeur accordée aux modes de fonctionnement communaux ou nationaux des infrastructures d'alimentation, de l'éducation et de la santé.

Il manque encore une alternative, si possible mondiale, qui rassemblerait tous ces éléments extrêmement différents mais plus ou moins sous l'emprise des rapports capitalistes, et qui semblerait réalisable de manière crédible, même aux seules forces critiques à l'égard du capitalisme. Les approches orientées dans cette direction sans crispation sectaire en sont d'autant plus importantes. Oskar Negt a « expliqué politiquement » la tâche de « la transformation politique de l'économie parallèle dans le rang de la première [économie] » (2001, 407 et suivantes), en vue d'instaurer une « situation de lutte politique à la dimension de notre époque » « dans laquelle il faut chercher et trouver des partenaires d'une coalition dans toutes les couches de la société – parmi les cadres supérieurs éclairés et conscients de leurs responsabilités, tout comme parmi les enseignants et les ouvriers » (322). Restées à l'extérieur de toute perspective concrète pour dépasser le capitalisme, les communautés de marginaux se font imperceptiblement absorber par les pores du capitalisme néolibéral, puisque celui-ci tient précisément à ce que le champ des services publics utiles à la personne humaine rétrécisse, de façon à laisser le champ libre à la compétition entre les particuliers.

À bien des égards, la plupart des projets d'auto-assistance locaux mais générés par la nécessité, disséminés sur le globe entier, peuvent être comparés aux séquelles d'une vie communautaire primitive et à des économies de biens communaux qui existaient dans le dernier tiers du XIX^e siècle en Russie. A cette époque, dans la gauche russe, s'était élevée une controverse sur la signification à attribuer au MIR, le village russe, dans la perspective des forces de gauche. Vera Sassulitch posa en 1881 la question à Karl Marx. Celui-ci se plongea dans de vastes études sur les répercussions des réformes de la politique capitaliste en Russie (voir Marx-Engels Werke 19, 355-424), dont il exprima enfin le résultat en indiquant laconiquement : « Cette commune rurale pourrait être le point d'appui de la renaissance sociale de la Russie », toutefois à la seule condition « de commencer par éliminer les influences destructrices qui l'assaillent de toutes parts et de lui assurer alors les conditions normales d'un développement naturel » (243). Mais, derrière ces « influences destructrices » ne se cachait rien d'autre que la domination du capitalisme, abritée de force sous le toit tsariste. Le village lié à la terre ne pouvait pas briser ces influences par lui-même ; pas plus que ne pourraient le faire les projets communautaires de notre temps, le plus souvent « sans terre » et déconnectés de l'économie formelle. La condition de cette possibilité a été pour les forces de Gauche socialistes, et

ensuite communistes, l'économie planifiée. La confiance en elle a conféré à l'anticapitalisme son rayonnement hégémonique.

Aujourd'hui, cette confiance ancestrale qui a modelé l'histoire a été remplacée par le trou béant d'une absence. Cette absence constitue le noyau négatif de la situation post-communiste. Un anticapitalisme qui, par rapport au capitalisme, ne dépasse pas le préfixe « anti », et qui ne parvient pas à un préfixe « pro » contenant la promesse de libérer la productivité de la logique concurrentielle du profit et en même temps de sa destructivité, ne peut pas contester au capitalisme son droit d'exister. De ce point de vue la question centrale est la suivante : « le mécanisme de marché peut-il être remplacé par un autre système cybernétique qui présente une efficacité de coordination similaire, mais qui fonctionne de manière plus démocratique et plus humaine ? » (Dieterich 2007) Même ceux qui souffrent sous le capitalisme n'adhéreront pas, dans leur grande majorité, à un projet qui ne se conforme pas à cela. Une telle évaluation critique de la productivité capitaliste ne transfigure pas celle-ci, mais donne davantage de vigueur aux forces intégrées dans le projet du dépassement progressif du capitalisme, dans le but d'obtenir une production orientée vers le bien de l'humanité et vers la préservation de l'habitabilité de notre planète.

5. Sur la « dialectique de commodification et décommodification »

Agir pour la clarification des objectifs au sein des mouvements sociaux exige en premier lieu de les écouter. Là où apparaissent des inconsistances se pose le problème de contribuer à l'élaboration de la cohérence. Il ne s'agit pas seulement « de thématiser le développement de la domination capitaliste sans faux égards, mais aussi les fausses catégories des mouvements qui s'opposent à lui » (Wolter 2001). L'une des incohérences actuelles consiste dans le fait que l'exigence d'une suppression des rapports marchandise/argent est évidemment inconciliable avec la revendication d'un « revenu d'existence pour tous ». Examinons d'abord la situation du problème auquel répond cette dernière revendication.

Les nombreux êtres humains qui auraient besoin du revenu d'existence, faute d'autres sources de revenu, sont dans cette situation de détresse parce le capitalisme est assez inhumain de ne pas avoir besoin d'eux. Leur exclusion de la production des richesses provient de l'utilisation des forces productives conforme au capital. Si nous avions des automates nous n'aurions pas besoin d'esclaves, cela Aristote le savait déjà. Dans la mesure où le capital dispose d'installations de production automatisées, informatisées, il a besoin de moins de producteurs par unité de richesse matérielle, et la croissance relative d'autres groupes d'activité dans le cadre du travailleur collectif ne compense pas cette diminution, sinon il n'y aurait pas d'incitation à procéder à la coûteuse automatisation. En principe, ce procédé n'a rien de nouveau. Chaque développement de la force productive « libère » de la force de travail.

Dans le capitalisme cela prend, en règle générale, la forme d'une « libération » de travailleurs, à savoir : la perte de leur postes de travail. Tant que l'élargissement et la diversification de la production compensaient cette libération par la création de nouveaux postes de travail, l'armée de réserve des inactifs se gonflait ou rétrécissait au rythme de la conjoncture. Là où, en fin de compte, l'automation flexible atteint le stade de la production des moyens de production, elle confère à ce processus une orientation irréversible et on peut concevoir que le résultat est le « chômage technologique » (Lederer), mais alors au niveau de la révolution informationnelle (cf. Haug 2004, 360). Le capital augmente la masse des nécessiteux non solvables dans la même proportion qu'il diminue la masse de travail nécessaire pour satisfaire les besoins solvables.

Les personnes ne faisant pas partie des « riches fortunés » ne peuvent vivre décemment que grâce à leur participation à un revenu sous forme monétaire. Les possibilités de participation sont non seulement graduées qualitativement, mais aussi limitées quantitativement. Il y a beaucoup plus de prétendants que de places. Ce surplus continuera d'augmenter et le nombre de ceux qui sont « en trop » continuera de croître ; tout comme les bidonvilles qui campent autour des villes géantes de la « périphérie » du marché mondial et qui d'une forme ou d'une autre inexorablement investissent aussi les « métropoles » du « centre ». La revendication d'un revenu d'existence répond à de telles situations d'indigence des « inemployables » du capitalisme.

Supposons que le revenu de base sans condition soit effectivement obtenu par les luttes. Cette idée rappelle que l'exclusion du prolétariat de la Rome antique du rang des acteurs historiques, avait été achetée par du pain et des jeux. Le revenu d'existence occuperait la place vide à laquelle aurait dû être « réinventé » le travail tout en changeant la structure sociale (Haug 1999, 188-206). Au lieu de cela, la monétarisation de « l'anticapitalisme » deviendrait la forme de son intégration capitaliste étatique. Car l'argent, une sorte de Hartz IV généralisé, serait donné par l'État, qui l'aurait puisé sous forme d'impôt dans tous les événements de valorisation et de réalisation de valeurs. Le fait de pouvoir le restituer ainsi socialement serait rendu possible grâce au fonctionnement non perturbé du processus capitaliste. Bien qu'acquis par les luttes contre le capital, le revenu de base ne serait pas anticapitaliste en lui-même¹⁹. On peut difficilement faire abattre sa vache si l'on veut distribuer son lait aux indigents. Les « non valorisés » par le capital deviendraient ainsi des clients de l'État, lequel, dans l'intérêt du capital, les valorise dans une phase secondaire, ne serait-ce qu'en déviant leur antagonisme à l'égard du capital vers des antagonismes entre eux et leurs semblables lors de la dispute pour la distribution.

La revendication d'un revenu d'existence est populaire. L'approbation qu'elle reçoit provient de couches moins orientées « contre » le capitalisme que « pour » un État social qui compense les insuffisances de celui-ci. Peut-être

¹⁹Le revenu d'existence est soutenu par quelques-unes des fractions du capital ; certains libéraux en attendent une régression de la bureaucratie d'État et son défenseur le plus éminent est Götz Werner, propriétaire de la chaîne DM d'articles de quincaillerie.

que les expériences faites dans la lutte pour le revenu de base les politiseront en conséquence, du moins lorsqu'elles devront reconnaître qu'assurer à tous une existence sécurisée, émancipée de l'obligation de travailler, n'est pas possible avec le capitalisme. Mais cette existence sécurisée serait-elle possible sans le capitalisme ? Avons-nous une fois encore sauté par-dessus l'ombre dans laquelle nous avons repoussé l'économie ? Ou bien savons-nous tout cela, mais comptons-nous sur l'ignorance de la multitude ? Selon Brecht, nous renoncerions alors à respecter certaines conditions fondamentales pour le succès d'un mouvement orienté vers la transformation sociale, parmi lesquelles figure le refus de « tout comportement malhonnête (tromperie tactique [...] etc.) à l'égard des couches sociales alliées » (Œuvres choisies 20, 116).

Le revenu de base sans conditions est souvent compris comme une « décommodification »²⁰ de la force de travail. Arrêtons-nous un moment sur cette notion ! La plupart de ceux qui croient parler ainsi un langage anticapitaliste ne sont guère conscients du fait que la politique sociale intégrée au capitalisme se déploie dans le cadre d'une « dialectique de la commodification et de la décommodification » et que la décommodification a pour corollaire, tant historiquement que fonctionnellement, la commodification de la force de travail (Brütt 2001, 267), dans le cadre de mesures étatiques qui servent à stabiliser le capitalisme.

Le discours sur la décommodification mystifie assez souvent les revendications effectives des mouvements sociaux interprétées dans ce jargon. Que le « commerce équitable » (*fair trade*), avec ses achats de soutien (à des prix légèrement supérieurs à ceux de la concurrence capitaliste), reste du commerce est un fait qui saute aux yeux. De même, les immigrants latino-américains, souvent des sans-papiers, qui ont manifesté par millions aux USA en 2006 n'ont pas demandé la « décommodification de leur force de travail ». Au contraire, ils revendiquaient que ceux empêchés par leur mise dans l'illégalité de participer « librement » et « équitablement » au marché du travail puissent s'émanciper du travail au noir et intégrer le marché légal, donc de sortir de la « semi-commodification » pour entrer dans la « commodification » illimitée. Le problème véritable de ceux qui n'ont pas de permis de séjour et de travail est le fait que leur mode d'existence criminalisé permet à ceux qui les emploient de tirer vers le bas les prix du marché, dans le but de renforcer l'exploitation, et à ceux qui leur louent un logement de les tirer vers le haut. S'ajoutant au racisme informel, la mise dans l'illégalité formelle fait en sorte que, concernant les vendeurs, acheteurs ou locataires, contrairement à ce qui se passe sur le marché légal des marchandises, l'argent « dans son rôle de « niveleur » radical [n']efface [pas] toutes les différences » (Marx, *Le Capital*, ch. 3.3.a).

²⁰ Commodification « (de l'anglais « commodity » marchandise) signifie transformation en marchandise et donc « mise en valeur » ; décommodification signifie abandon, suppression de la forme marchandise et donc « mise hors de valeur ». »

De même, l'occupation par les personnels licenciés d'entreprises fermées par le capital, puis la continuation de leur gestion : cette anticipation d'une importance peu commune de l'acte de production communautairement autogéré ne peut pas se comprendre si l'on s'en tient au discours sur la décommodification. Au contraire, cette anticipation remet en valeur ce qui a été dévalorisé : les installations et aussi la force de travail des participants. Ce qui lui est contraire est le principe du profit, qui est en permanence prêt à sacrifier le site et le personnel sur l'autel de profits éventuels plus élevés. Une autre procédure est celle des réseaux d'échange, dans laquelle les expulsés de l'économie capitaliste, à l'aide d'une sorte de « monnaie locale sous forme de travail », mettent en pratique leur petite « économie d'équivalence » comme le dirait Dieterich. Dans ces cas les formes économiques « marchandise » et « argent » perdent tout leur poids.

Les luttes contre la privatisation de ressources jusqu'alors utilisées gratuitement et universellement (eau, forêt primaire et autres) – à distinguer de la lutte contre la privatisation d'entreprises jusqu'alors étatisées dont les produits avaient déjà la forme de marchandises – se tournent maintenant effectivement contre leur « mise en valeur », c'est-à-dire contre la transformation en propriété privée de biens jusqu'alors publics et en marchandise au prorata des ressources concernées. Pour ceux d'en bas ce qui importe est l'exigence à continuer de consommer en privé et gratuitement ces ressources. Pour ceux d'en haut, les gouvernements ou les mécènes capitalistes tels que Douglas Tompkins²¹, il s'agit au contraire d'épargner une parcelle terrestre du rapport de valorisation, mondial pour tout le reste, c'est-à-dire de constituer des réserves, des exceptions qui confirment la règle, pour autant qu'elles ne sont pas utilisées par l'industrie touristique. Dans les deux cas, celui qui soumet une revendication de ce genre ne veut pas supprimer le caractère capitaliste de la marchandise, mais lui imposer des limites ; dans le premier cas la continuation de l'exploitation de la nature sous une forme non-marchande est souhaitée, tandis que dans le deuxième cas il s'agit de limites au capitalisme qui, pour reprendre la métaphore de Karl Polany, le placent dans un « encadrement » (*embedding*) social et écologique. Un mouvement qui recherche cette dernière solution critique le capitalisme sauvage, pas le capitalisme en tant que tel. Sa position peut être celle d'un pro-capitalisme intelligent dont la critique du capitalisme s'adresse à ses excès et à son manque de soutenabilité.

Mais, la perspective d'une « décommodification de la vie et du travail » (McNally) n'est-elle pas consécutive à la critique marxienne du caractère fétiche de la marchandise ? Donc, ne doit-on pas lutter contre celui-ci ? En posant cette question on perçoit qu'il est impossible de lutter directement

²¹ Les 45 000 km² de son Conservation Land Trust au Chili partagent le pays en deux moitiés ; en Argentine aussi, le multimillionnaire, ami du Président Kirchner a « libéré », par achat à des propriétaires privés, des territoires gigantesques et en a fait don à l'État à condition qu'ils deviennent des réserves naturelles.

contre le caractère fétiche de la marchandise, véritable « pouvoir des produits sur leurs producteurs » (Haug 1974/2005, 161) dont l'effet s'exerce sur le marché. On peut évoquer ici une « compréhension » que Lénine a reprise d'un article des *Archives Economiques Mondiales* de 1910 pour ses études sur l'impérialisme : « une lutte directe contre l'impérialisme est sans perspective, sauf si on se borne à lutter contre quelques-uns de ses excès particulièrement haïssables » (Lénine, Œuvres 39, 14). Ce passage est doublement souligné dans la marge par la main de Lénine et porte l'indication « N [ota] B [ene]!! » Si le capitalisme, à un certain stade de développement, apparaît sous sa forme impérialiste, et que, comme Lénine le dit dans son livre sur l'impérialisme, cela signifie « réaction sur toute la ligne » (Œuvres 22, 292), on ne doit pas lutter contre cette forme phénoménale, mais contre le capitalisme. Par contre, si un mouvement anti-impérialiste ferme les yeux sur « le lien inséparable entre l'impérialisme [...] et les bases fondamentales du capitalisme », il se limite, aux yeux de Lénine, à une opposition petite-bourgeoise, réformiste, fondamentalement réactionnaire en ce qui concerne l'économie » (*ibid.*). Or, même la lutte directe contre « le contexte général » de la « domination sans sujet de la socialisation capitaliste à travers la valeur » n'est pas possible autrement qu'à travers une chaîne, apparaissant au premier abord interminable, faite de « points de passage » et de médiations, parmi lesquels ont aussi le droit de figurer des revendications non-anticapitalistes, comme celle d'un revenu de base, pour autant qu'elles ne sont pas « réactionnaires en ce qui concerne l'économie ».

Ainsi, nous tombons à nouveau sur notre question du « comment » et du « vers quoi » du dépassement du capitalisme. La critique du caractère fétiche de la marchandise ouvre la perspective de mettre à la place de la socialisation marchande du travail l'auto-socialisation des producteurs. Elle exige donc une réponse à la question de savoir comment on peut imaginer cela aujourd'hui. Nous ne pouvons plus dire aujourd'hui, comme à l'époque du communisme de guerre, après 1917, que nous abolirons tout de go les rapports marchandise-argent. A cette époque, avec l'argent-privé de sa capacité d'achat-et avec la forme marchandise, disparaissent aussi les denrées alimentaires qui avaient forcément cette forme. Ou bien devons-nous nous retirer dans des communes rurales à la Rudolf Bahro, à savoir nous *communaliser*, selon un mode qui aboutirait à une *désocialisation* ? Cela n'assurerait la survie qu'à une petite fraction de la population mondiale actuelle et ceci à un niveau extrêmement réduit et aux dépens des possibilités multiples d'épanouissement des individus. Cette réponse ne peut pas être la nôtre. Mais alors, quelle est-elle ? La négation totale-abstraite du capitalisme ouvre un espace alternatif tout aussi total-abstrait. Tant que cet espace restera vide il sera un flanc ouvert dans lequel peuvent s'infiltrer toutes sortes d'idéologies. Si les anticapitalistes actuels, comme Nadja Rakowitz l'a dit au Congrès « Indéterminé. Communisme » à Francfort en 2003, la plupart du temps « ayant oublié la production », sont les critiques de la mondialisation au nom d'un socialisme de partage, cela indique la présence d'une inconsistance dans le projet « anticapitaliste » à l'aune duquel ce « mouvement des

mouvements» devra mesurer sa maturité. L'anticapitalisme se concrétise dans le concept de stades de transitions politico-sociales et dans une image crédible d'une organisation alternative du travail social et de la distribution, au niveau d'une société mondiale hautement différenciée et travaillant avec des forces productives scientifiques²².

6. Un monstre, mais monstrueusement productif

Lors de la fondation du parti La Gauche en Allemagne, issu de la fusion entre la WASG occidentale et le PDS oriental, il était incontesté que le nouveau parti aurait un caractère critique à l'égard du capitalisme. Il y eut des objections contre l'alignement sur « l'anticapitalisme ». Wolfgang Gehrcke (2006) s'étonna : « comment est-il possible d'être pour le socialisme, y compris le socialisme démocratique, si l'on ne veut pas être contre le capitalisme, donc anticapitaliste ? ». Daniela Dahn a exprimé cela de manière similaire : pour elle le « socialisme démocratique serait la casse, démocratiquement légitimée, de la domination du capital » (2004)²³. Mais, comment fait-on pour « casser » la domination du capital ? Et quel motif pourrait mobiliser une majorité de la population pour qu'elle vote pour une telle casse si aucune forme sociale organisée permettant de gagner sa subsistance ne se trouve à une proximité accessible ?

Le vide en matière de socialisation ne peut pas être comblé sans la théorie marxienne sur le capitalisme. Cela pour une raison qui, à première vue, semble paradoxale. Car Marx ne se contente pas de simplement condamner ce qu'il critique, mais il nous met d'abord en situation de comprendre sa productivité historique. Sur le capitaliste il dit dans *Le Capital* : « Agent fanatique de l'accumulation, il force les hommes, sans merci ni trêve, à produire pour produire, et les pousse ainsi instinctivement à développer les puissances productrices et les conditions matérielles qui seules peuvent former la base d'une société nouvelle et supérieure. » (Marx/Roy 1876, 259) L'original allemand continue : « ... dont le principe fondamental est le développement libre et complet de chaque individu » (cf. MEW 23/618).

Que l'on compare cela à des discours anticapitalistes de notre temps : Dénoncer « la folie malade du système mondial » (Harman 2000) ou se contenter de dire du capitalisme transnational que, « avec ses entreprises transnationales et ses mouvements financiers illimités il avait atteint le stade d'une tumeur cancéreuse maligne et continuera à engloutir et à anéantir des ressources humaines et naturelles » (George 1999), devient

²² « Toutefois, un anticapitalisme ne peut devenir politiquement efficace [...] que s'il existe une alternative crédible [...] au capitalisme » (Havemann 2006).

²³ Daniela Dahn déduit cela du fait qu'elle a entendu dire par des sociaux-démocrates que le capitalisme serait « la domination démocratiquement légitimée du capital », ce qui, du moins indirectement, coïncide avec la position « il faut faire avec », puisque sur ce sujet aucun vote clairement formulé n'a jamais eu lieu.

un anticapitalisme impuissant aux paroles puissantes. Pas étonnant que Susan George un peu plus tard ait déclaré : « Je dois malheureusement avouer que je n'ai pas la moindre idée de ce que pourrait vouloir dire, au début de ce XXI^e siècle, la « chute du capitalisme » ». (Cité d'après Callinicos). Pris au sérieux, le diagnostic d'une tumeur cancéreuse exige une exérèse chirurgicale immédiate. C'est là où cette puissante métaphore éclate comme une bulle de savon. Susan George n'aurait jamais pu dire qu'elle n'avait pas la moindre idée de ce que pourrait signifier l'exérèse d'une tumeur cancéreuse. Ainsi, la dénonciation du capitalisme, forte seulement en paroles, cache les problèmes posés par son dépassement concret, ainsi que la sortie réformiste de l'anticapitalisme et l'entrée dans l'anti-néolibéralisme. Bien entendu, il existe des raisons motivant cette sortie—laquelle mènera peut-être vers un nouveau point de départ. Mais alors elles doivent être clairement formulées. Les Zapatistes desquels, au milieu des années 1990, beaucoup des membres de leurs groupes de soutien allemands « avaient entendu pour la première fois le mot : *Néolibéralisme* » (Haug 1999, 171), ont cherché, dans leur position de faiblesse, à faire naître l'écho le plus large possible. Ils ont proclamé non l'anticapitalisme, mais la lutte contre le néolibéralisme. Ils n'ont pas appelé à l'abolition du marché, mais ont exigé la construction de routes afin que les paysannes indigènes aient moins de peine pour porter leurs produits au marché. Ce n'est qu'ainsi qu'ils ont pu devenir les pionniers du nouveau mouvement anticapitaliste mondial. On leur a opposé que leur antilibéralisme ne demandait rien d'autre qu'une gestion différente du capitalisme mondial. La critique du capitalisme et l'anticapitalisme vont-ils de nouveau s'opposer, comme jadis la réforme et la révolution ? « Maintenant nous sommes plus forts », est-il dit dans la déclaration du 13^e anniversaire de l'insurrection zapatiste : « et nous disons qu'il s'agit d'une lutte anticapitaliste et de gauche, car, si certains veulent un autre gouvernement, ce que nous voulons c'est changer notre pays et notre monde » (1^{er} Janvier 2007). Sans le vouloir, John Holloway (2003) a démontré le prix que cet anticapitalisme exige de la théorie du capitalisme : Un « Capital » mythique refoule le concept scientifique du capital comme rapport social spécifique, et met « le pouvoir » en tant que tel à sa place. On peut alors affirmer « que la lutte pour le pouvoir est une méthode capitaliste » (819). Du pôle opposé, Heinz Dieterich le contredit de manière tranchante : « Toute politique est lutte pour le pouvoir », et on ne pourra penser à la transition vers une « civilisation post-capitaliste » que lorsque « l'armée bourgeoise sera anéantie » (2007)²⁴. Holloway d'autre part, qui identifie peu ou prou la politique dans sa réduction capitaliste à la politique en tant que telle—ce qui interdit à la politique anticapitaliste de se placer symétriquement en opposition à elle—déclare : « Nous devons concevoir notre lutte comme

²⁴ Dieterich pense la lutte pour le pouvoir comme un combat militaire, à savoir avec l'ancienne idée d'un centre de pouvoir à conquérir « car celui-ci, comme dans la physique classique et les sciences militaires, représente le centre dynamique du système ».

une anti-politique, simplement parce que l'existence de la chose politique elle-même est un moment constitutif du rapport du capital » (2003, 819). Ce à quoi il est répondu ici, de manière essentialiste, par son contraire extrême, c'est la dialectique passive à laquelle nous nous exposons « lorsque nous participons à la chose politique sans la mettre en question en tant que forme d'activité sociale » (818). Car, en fait, dans l'action politique critique la forme en relation au contenu est, « du point de vue matérialiste, prioritaire » sur celui-ci, ce qui exige réflexion critique permanente « sur l'adéquation aux objectifs et au processus de sa propre organisation » (Narr 1980, 149f)²⁵. Chez Holloway cette réflexion du regard sur soi-même se fige pour devenir une anti-essence négative. Pour « faire sortir l'action et la pensée des tiroirs dans lesquels le pouvoir capitaliste les maintient prisonniers » il faudrait lutter « contre les définitions » en tant que telles (817). Cette exigence de formes qui rendent possible « d'exprimer notre refus, notre NON au capitalisme » (818), nous fait revenir au concept de révolution. La fameuse formule de Bernstein qualifiant le réformisme – « pour moi le but final n'est rien, le mouvement est tout » – surgit soudain au pôle opposé sous la formulation « l'action de contrer est elle-même la révolution » (817). Holloway attribue cette perspective aux Zapatistes, dont il néglige la politique concrète du vivre ensemble sous une bonne gouvernance dans les villages lacandoniens, au profit de sa formule : « Ils nous invitent à emprunter un chemin dangereux, suscitant le vertige, qui conduit vers je ne sais pas où. » (816)

Derrière cette « mise en forme philosophique » se cache une ambiguïté incontournable à notre époque : la lutte contre le capitalisme, tel qu'il est maintenant, a aussi et en premier lieu pour objectif un capitalisme régulé écologiquement et socialement au plan mondial. Un anticapitalisme absolu, qui veut absolument bannir le réformisme, s'expulse lui-même du monde. Il n'est pas à exclure que Susan George, contre des radicalismes verbaux creux tel que l'appel immédiat au « renversement du capitalisme », ait eu raison de s'en tenir au scénario suivant : « Peut-être vivrons-nous un jour ce que le philosophe Paul Virilio a appelé « l'accident planétaire ». S'il arrivait, il serait sûrement accompagné de souffrances humaines incommensurables. Si tous les marchés monétaires et boursiers s'écroulaient soudainement et simultanément, des millions d'êtres humains seraient jetés à la rue par les faillites des entreprises grandes et petites, les écroulements des banques dépasseraient largement les moyens dont disposent les gouvernements pour éviter une catastrophe. L'insécurité et le crime s'étendraient et nous nous trouverions dans l'enfer de Hobbes d'une guerre de tous contre tous. Appelez-moi une réformiste – si vous le souhaitez – je voudrais éviter un tel

²⁵ Des approches comme celle selon laquelle le peuple est assez souvent « « médiatisé » par la voie parlementaire, ou plus exactement réduit au silence » (Narr 1980, 153), basculent facilement dans le nihilisme politique, dont il résulte que « cela ne fait pas de différence de savoir qui a le contrôle sur l'État » (Holloway 2003, 818).

avenir, tout comme un avenir néolibéral préprogrammé». (88-89; cité par Callinicos).

Ici, la recherche d'une alternative au mode de production capitaliste s'efface devant l'exigence d'un changement de paradigme définissant la manière dont le capitalisme mondial est encadré et régulé institutionnellement. Mais même ce réformisme de l'évitement du pire, après avoir subi la pluie, n'est pas à l'abri d'une chute involontaire dans une gouttière jusqu'alors inconnue.

Des mots forts à signification faible remplissent aussi le discours sur les « "Killing Fields" [champs de massacres] du capitalisme », transcrits dans un numéro de la revue *ProKla*. La première colonne de l'éditorial est consacrée aux « Killing Fields » des massacres polpotiens « l'un des génocides les plus destructeurs du xx^e siècle ». Ensuite le texte passe immédiatement au capitalisme, comme si cette horreur avait poussé sur le fumier de celui-ci et non sur un fumier de gauche. A peine l'ombre d'une pensée est-elle utilisée pour traiter la question : « Est-il pensable que tout cela soit le seul résultat de la rage paranoïaque d'un groupe militant qui enjambait les cadavres lorsqu'il s'agissait de mettre en œuvre son utopie d'une société rurale radicalement égalitaire ? » (*ProKla* 2/2006, 148). Cette question méconnaît d'ailleurs la conception anticapitaliste qui a propulsé le processus meurtrier des « Killing Fields ». Ce rugissement n'est plus qu'un couinement : « Capitalisme signifie production pour des marchés où des entreprises peuvent produire et distribuer des choses qui sont utiles ou aussi nuisibles » (151). Derrière le discours fort sur les « Killing Fields » du capitalisme émerge finalement l'idée suivante : tandis que la mise en œuvre de l'utopie communiste conduit à des catastrophes comme l'assassinat de leur propre peuple par les Khmers Rouges, dans le capitalisme, qui n'a pas d'utopie à mettre en œuvre, celles-ci sont évitables par le travail de civilisation. Dans le même cahier, Elmar Altvater prend fait et cause pour la « défense du travail, de la nature et de l'argent », c'est-à-dire les trois fameux facteurs de l'économie capitaliste. Pour cela il existe toujours de bonnes raisons immanentes du capitalisme. Il est vrai que des politiques de réforme adéquates, surtout la « régulation de l'argent » par des « banques centrales modernes et des autorités de supervision », mettraient de l'huile dans les rouages (et pas du sable comme le pense Altvater) du mécanisme infernal « des marchés désencadrés » (167); elles auraient donc un effet « d'encadrement », endiguant leur dynamique de destruction et d'auto-destruction. De même, l'appel à « une nouvelle forme d'articulation entre l'économie locale, régionale, nationale et les institutions du marché mondial » (Altvater 2005, 208), ou la revendication qu'« une recherche scientifique soit mise en place et du capital investi – mais autrement que cela se fait actuellement » (Harman 2000), demeurent immanents au capitalisme.

D'une autre manière, la dénonciation des excès capitalistes enlève à l'anticapitalisme son efficacité. Plus les excès sont graves, plus inoffensives elles apparaîtront pour le système dans sa totalité. Lorsque éclata « le cataclysme de la faillite du fournisseur d'énergie ENRON » – dont, avant

l'effondrement total du septième plus grand groupe industriel des USA, le premier dirigeant vendait des actions d'une valeur supérieure à un milliard de Dollars, dans le même temps où il imposait une interdiction de vente aux employés dont le fonds de pensions fondait progressivement—, Jordan Mejias expliquait, dans la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* (2002): « dans le pays le plus purement capitaliste du monde, ce scandale devait obligatoirement se transformer en une leçon d'anticapitalisme, plus polémique que ce que même un Bertolt Brecht aurait pu inventer ». Alors, pourquoi l'effet anticapitaliste se diluait-il donc? Machiavel déjà a enseigné que les scandales, par le seul fait qu'on peut les dévoiler publiquement, sont indispensables à la reproduction d'un système de domination. En revanche, il faut ancrer la critique dans « la moyenne idéale du système » (Marx). Bien sûr, il est plus facile d'impressionner le public en partant de l'extrême: « Le nouvel impérialisme du XXI^e siècle est une économie de l'expropriation » (Altvater 2006, 165, se référant à Harvey 2005). Ce qui est à craindre, c'est que l'impression faite sur le public ne dure pas. Que « l'accumulation du capital [...] mise] de nouveau davantage sur l'expropriation que sur la production du surplus » (Altvater, ibid.), s'accorde aussi peu à la boulimie de travail à bon marché qui pousse les entreprises transnationales par troupes entières vers la Chine, qu'au productivisme et consumérisme dominants. Tout comme la « scandalisation » d'excès éloigne les cas normaux de la ligne de tir, ainsi le déplacement de la critique vers les USA en éloigne encore plus le capitalisme mondial en tant que tel—par exemple si on qualifie l'état actuel du monde de « barbarie », « issue d'un seul pays puissant: les USA » (Foster/Clark 2005, 499).

7. Sur le « nous » de la théorie

La question qui secoue le champ de l'anticapitalisme a été formulée par Wolf-Dieter Narr comme suit: « Comment les intérêts ancrés dans le système existant peuvent-ils être repris et développés majoritairement de telle manière qu'un mouvement de masse [...] devienne, dans les faits, la puissance qui transforme la politique? Ce dilemme est négligé, dangereusement, par ceux qui, comme Bahro, voient maintenant dans l'écologie et dans une « nouvelle conscience » floue la « capacité »—représentée bien sûr par les intellectuels représentatifs et plus savants—de présenter « à la grande majorité de la société [...] le projet d'une alternative d'ensemble » (Bahro 1980). Il n'est pas étonnant que pour de tels sauveurs suprêmes les « questions organisationnelles » paraissent être de nature seulement « secondaire ». » (1980, 159) Font partie de ces questions: le problème du leadership; la question de l'analyse, théoriquement fondée, de la réalité et des sujets de cette analyse; et aussi, quelle stratégie appliquer en se fondant sur cette analyse?

Si, en suivant Holloway, nous refusons tout simplement le pouvoir, et avec lui le leadership et la théorie, nous nous embrouillons dans l'auto-contradiction de tous les théoriciens de l'immédiateté. Cela se voit quand Holloway dit sur la relation de son discours aux Zapatistes: « Je place des mots dans leur bouche. » (2003, n. 4). Tout comme de l'abolition d'un leadership formel jaillit

un leadership incontrôlé factuel, ainsi de l'auto-destitution du théoricien en tant que tel jaillit une théorie incontrôlée. « La révolution », fait dire Holloway au Commandant Tacho, « est comme l'enseignement dans une école qui n'a pas encore été construite. » (816) N'a-t-il pas de bibliothèque ? pas d'enseignants ? N'allons-nous même pas étudier le savoir accumulé sur le capitalisme, mais pratiquer par voie directe « un refus beaucoup plus profond du capitalisme » (*ibid.*) ? Il est vrai que, d'un certain point de vue, nous sommes toujours forcés de défricher ou d'improviser. Mais nous le faisons dans un univers mille fois interprété. Le message qui sanctifie un NOUS dans lequel n'entre aucune division du travail est prôné par des intellectuels spécialisés eux-mêmes dans le système social de la division du travail. Avec des phrases comme celle disant qu'il n'est pas besoin d'avoir un leadership, ils revendiquent celui-ci pour eux-mêmes. Ils réagissent de manière analogue à propos de la théorie. Dieterich nous explique que « vue dialectiquement, elle serait toujours une production « juste à l'heure » ». Son adversaire au jeu, Holloway, bannit la théorie définitivement – verbalement mais pas dans ce qu'il fait : « Nous sommes obligés de nous créer notre propre chemin sur lequel la seule étoile qui nous guide est celle de l'utopie. » (*Ibid.*) C'est plutôt l'étoile de la légende des trois rois mages que l'étoile rouge de l'utopie concrète. Le projet, ainsi interprété, du Sous-Commandant zapatiste Marcos, dont le charisme s'alimente essentiellement de son travail de sape contre un charisme de chef, aurait sombré depuis longtemps s'il se laissait uniquement guider par « l'étoile de l'utopie ».

Tout comme les intellectuels du marxisme-léninisme n'avaient pas à être des intellectuels, les leaders de l'immédiateté fétichisée, en bons disciples de l'art d'esquiver, prétendent de ne pas être des leaders et que leur théorie ne serait pas une théorie. Chacun de ces points d'escamoter le sujet réel désigne l'un des points d'intrusion où, de manière constamment renouvelée, « une théorie guidant l'action devient une idéologie défigurant les actions » (Narr 1980, 152). Le NOUS du discours doit se montrer. Cependant, il faut admettre que cela ne peut se faire que si sa légitimité est reconnue.

8. «Le rideau clos et les questions ouvertes» (Brecht)?

« Le capitalisme ne sera transformé, et en fin de compte remplacé, que si une pression irrésistible est appliquée par la majorité. A défaut de cela, le capitalisme pourra survivre indéfiniment, malgré son coût humain et environnemental croissant. »

Alfredo Saad-Filho, 2002

Celui qui veut mettre le cap sur « l'autre monde possible » doit connaître le monde tel qu'il est, car c'est à l'intérieur de celui-ci qu'il tente de manœuvrer. En être informé ne suffit pas. Les informations doivent être transformées en connaissance. Sans recours à la théorie marxienne du *Capital* il est impossible d'obtenir une image nette du cœur de la socialisation d'une alternative progressiste au capitalisme. Les révolutions anticapitalistes

« contre *Le Capital* » (Gramsci), c'est-à-dire contre la *Critique de l'économie politique* de Marx, ont toutes échoué. Est-il vraiment nécessaire d'ajouter qu'une condamnation purement morale du capitalisme, si elle ne repose pas sur le socle du matérialisme historique, est toujours idéologiquement intégrée par lui ?

Alors que le pro-capitalisme sans la connaissance du *Capital* se condamne à la cécité, le réformisme sans la reconnaissance du *Capital* se condamne à l'illusion, et l'anticapitalisme menace de basculer dans une marche régressive vers des modes de production à intensité de main d'œuvre plus forte²⁶. *Le Capital* de Marx « reste aujourd'hui encore un schéma reproductible » selon l'expression un peu particulière de Karl-Heinz Roth ; schéma « sur la base duquel un petit groupe de gens intelligents peuvent s'atteler à reformuler la critique de l'économie politique au niveau aujourd'hui atteint par la collision entre les entreprises à activité transnationale et une classe ouvrière exposée aux mécanismes de la concurrence sur le plan mondial. » (2005, 50)

Puisque le capitalisme, comme on peut le dire en se référant à une phrase de Brecht, monopolise aussi l'action d'effectuer ce qui est utile, on ne peut pas le condamner en bloc. Tout se passe comme s'il avait pris en otage le côté productif de la société. La tâche consisterait à lui dérober ce composant constitutif ou, pour rester dans la métaphore, à libérer les otages sans les mettre en danger. La position de ceux que Marx à son époque appelait les « antagoniques » (*die Gegensätzlichen*), parce qu'ils s'opposaient au capitalisme de manière non dialectique et par conséquent voulaient éliminer le système avec les fruits qu'il a donnés : « En cela ils partagent – bien qu'à partir du pôle opposé – avec les économistes [bourgeois] la myopie de confondre la forme antagonique de ce développement avec son contenu. Les uns veulent éterniser l'antagonisme à cause de son fruit. Les autres sont décidés, pour se débarrasser de l'antagonisme, à sacrifier les fruits poussés dans cette forme antagoniste. » (*Théories sur la plus-value*, III, ch. 21.2) De tels anticapitalistes s'affirment donc comme des « ascètes » (*ibid.*), « aujourd'hui avec des variantes d'auto-marginalisation, de l'ascèse » (Krysmanski 2001). Effectivement, du point de vue historique, comme l'exprime Rosa Luxemburg avec une très grande clarté dans le débat sur le révisionnisme, le capitalisme et la démocratie offrent « côte à côte et en même temps des *obstacles* et aussi les seules *possibilités* de réaliser le programme socialiste » (*Œuvres* 1/1). En ce qui concerne la démocratie, « elle est nécessaire et indispensable à la classe ouvrière [...], parce qu'elle crée des formes politiques (autogestion, droit de vote et autres) qui serviront d'approches et de points d'appui »,

²⁶ À la limite d'une telle régression se meut l'exigence d'une « réorganisation de la production des marchandises en faveur du poids du travail générateur de valeur et aux dépens du rôle des installations matérielles » ; elle est fondée sur le fait que « la substitution des forces de travail par le capital fixe » porte préjudice au développement de la création de valeur macroéconomique (formation de valeur nouvelle) (Tjaden/Peter 2006, 36).

deuxièmement « parce que [...] ce n'est que dans la lutte pour la démocratie, dans l'exercice de ses droits, que le prolétariat peut devenir conscient de ses intérêts de classe et de ses tâches historiques » (*ibid.*). Le prolétariat, cette catégorie à première vue la plus vieillie de toutes, est peut-être la plus actuelle parce qu'elle fait sauter toutes les barrières nationales, ethniques et de sexe et comprend aussi bien les marginalisés et exclus que le noyau de la classe ouvrière, les intellectuels scientifiques et techniques et tous ceux qui sont indépendants seulement en apparence. Ils ne le savent pas toujours, mais ils en font partie. Ils pourraient se rassembler *eux-mêmes* au lieu d'être combinés par le capital. Cette possibilité réelle, pour le moment lointaine, fonde la réalité possible de l'anticapitalisme.

Lorsqu'un anticapitalisme purement rhétorique contourne cette condition de la réalité, il indique à la va-vite, au moyen de ses positions facilement présentables, un chemin semblant de prime abord plus facile. En cas d'échec ses représentants seront déjà ailleurs et prétendront qu'ils savaient tout d'avance. Ils produisent la protestation comme un feu de paille, ils persuadent par la parole au lieu d'éclairer. Masquer les contradictions qui divisent un mouvement de rassemblement répond à un besoin que l'on peut tout à fait comprendre. Mais comprendre, dans ce cas, n'est pas pardonner. Pour que les contradictions ne divisent pas le mouvement, il faut, selon les mots de Brecht, « savoir manœuvrer avec des antinomies » — « *Operierenkönnen mit Antinomien* » (GA 21, 578). Pour savoir pratiquer cet art dialectique de la politique sur le champ de l'anticapitalisme, on doit étudier ces antinomies et détecter sous quelle forme elles reviendront lorsqu'elles auront été refoulées par la rhétorique. On verra alors qu'aucune des politiques réformistes, mais aussi aucune des attaques révolutionnaristes contre elles, n'est erronée comme telle, mais que leur fixité unilatérale immobilisant le mouvement les rend erronées. Rosa Luxemburg avait très nettement compris cela : « Considérer que le parlementarisme est le seul et sacro-saint moyen de lutte politique de la classe ouvrière est tout aussi fantaisiste, et en dernier ressort réactionnaire, que la seule et sacro-sainte grève générale ou la seule et sacro-sainte barricade ». (Œuvres 1/2, 247).

Dans la mesure où viennent à l'ordre du jour des questions d'un mode de socialisation qui a cessé d'être antagoniste et basé sur le pillage de la terre, l'anticapitalisme commence à perdre son caractère de simple allégorie — qui exprime toujours autre chose que ce qu'elle dit. À ses théoriciens, qui ne s'épuisent pas dans une production « juste à l'heure », revient alors parmi d'autres la tâche de reprendre les débats interrompus sur une planification démocratique de l'économie. Entre-temps, les ordinateurs et l'Internet ont rendu disponible la base technique de formes de socialisation décentralisées et flexibles de la production et de la distribution. Sans avance théorique on en reste à un verbalisme présomptueux. La simple proclamation que l'on est pour le socialisme ne sera alors qu'un acte tape-à-l'œil derrière lequel se cache n'importe quelle variante réformée du capitalisme. Elle ne serait pas ce qu'il y a de pire. Mais la seule proclamation « Pour un monde anticapitaliste, socialiste » (International Socialist Resistance) semble essayer

infatigablement de maintenir unie une armée politique, que l'on ne croit pas capable de regarder les rapports de force en face. Elle ne sera peut-être jamais engagée au combat et se dispersera encore et encore chaque fois qu'elle s'en rendra compte. Les réformateurs anticapitalistes se trouveront alors, avec la même régularité, récupérés par le capitalisme.

Nous ne devons donc en aucune manière libérer l'anticapitalisme du fardeau d'avoir à viser la cible de manière plus précise. Mais surtout pas avec l'argument qu'autrement il ne serait pas apte à bouger. C'est le contraire qui est vrai. La capacité d'agir anticapitaliste se décide sur les médiations²⁷ politiques, les solutions transitoires et les revendications qui sont le point de départ pour avancer. Mis en place en tant que tels, un objectif réformiste comme le « revenu d'existence pour tous », ou encore la concentration de la critique sur le néolibéralisme, peuvent contribuer à briser l'envoûtement exercé par l'état existant. Ce qui est décisif, c'est la capacité à assumer la négation déterminée, qui sait où elle veut en venir, à quels éléments de l'état nouveau elle aspire et avec qui elle s'allie pour y arriver. Si l'on ne veut pas aboutir à la « liquidation au lieu du dépassement, à la négation formelle au lieu de la négation déterminée » (*La dialectique de la Raison*) il faut avoir devant les yeux non seulement le *terminus a quo*, le « contre quoi », mais aussi le *terminus ad quem*, le « pour quoi et vers quoi » de la critique. Le savoir manœuvrer avec des antinomies peut-être le plus important concerne la médiation concrète entre objectifs lointains et ceux proches. Elle transfère de manière chaque fois nouvelle l'idée directrice de Rosa Luxemburg d'une « *Realpolitik* révolutionnaire » dans le présent et le concret (voir à ce sujet Frigga Haug 2007, ch. 2). Quand, sinon maintenant, atteindrons-nous ce qui chez Rosa Luxemburg s'appelle encore « le but final » ? La médiation à réaliser ne signifie pas que nous devons procéder à un ajournement, mais que nous avons pleinement compris qu'il n'y aura pas de « lutte finale » devant nous. Des concepts de finalité, comme l'association solidaire des producteurs dont on peut exiger qu'elle a à laisser « la terre aux générations futures dans un meilleur état » (Marx, *Capital III*, MEW 25, 784), sont indispensables et leur mise en pratique commence au cœur du présent.

²⁷ Par contre, dans sa réponse à Atilio Boron (2003) que ce dernier avait exigée de lui, Holloway affirme : « il n'existe pas de médiations politiques impérativement nécessaires », « ou plutôt les « seules médiations politiques impérativement nécessaires » [...] sont l'acceptation de la domination capitaliste ». Ici, l'anticapitalisme s'engloutit finalement lui-même, comme l'annihilateur dans le film *Yellow Submarine*. Voir ma tentative de médiation dans la controverse Holloway-Boron (2003b).

Bibliographie

- Adorno, Theodor W., *Negative Dialektik* (1969), Gesammelte Schriften, Bd. 6.
- Altvater, Elmar, *Das Ende des Kapitalismus wie wir ihn kennen. Eine radikale Kapitalismuskritik*, Münster 2005.
- ders. « Die zerstörerische Schöpfung. Kapitalistische Entwicklung zwischen Zivilisierung und Entzivilisierung » in *ProKla*, 36. Jg., 2006, H. 2, 157-75.
- Bahro, Rudolf, « Die Linke unter der Fahne des ökonomischen Humanismus sammeln », in *Frankfurter Rundschau*, 8. u. 9.4.1980.
- Boron, Attilio A., « Der Urwald und die Polis. Fragen an die politische Theorie des Zapatismus », in *Das Argument* 253, 45. Jg., 2003, H. 6, 796-809
- Braun, Volker, *Schriften in zeitlicher Folge*, Bd. 7, Halle-Leipzig 1991.
- Brecht, Bertolt, *Gesammelte Werke*, 20 Bde., Frankfurt/M 1967 (zit. GW).
- ders., *Große kommentierte Berliner und Frankfurter Ausgabe*, Berlin-Weimar-Frankfurt/M 1989ff (zit. GA).
- Brütt, Christian, « Neoliberalismus plus. Re-Kommodifizierung im aktivierenden Sozialstaat », in: Mario Candeias u. Frank Deppe (Hg.), *Ein neuer Kapitalismus?*, Hamburg 2001, 265-83.
- Butenko, Anatolij, « Über die revolutionäre Umgestaltung des staatlich-administrativen Sozialismus », in Juri Afanassjew (Hg.), *Es gibt keine Alternative zu Perestrojka: Glasnost, Demokratie, Sozialismus*, Nördlingen 1988, 640-61.
- Callinicos, Alex, *Antikapitalistisches Manifest*, Hamburg 2004.
- Dahn, Daniela, « Antikapitalismus ist realistisch und zeitgemäß », in *Neues Deutschland*, 28./29.6.03, 24.
- Dieterich, Heinz, « Historische Chance », in *junge welt*, 2.2.2007, 10.
- Esteva, Gustavo, « Oaxaca: The Path of Radical Democracy », in: *Socialism and Democracy*, vol. 21, no. 2, 74-96.
- Foster, John Bellamy, u. Brett Clark, « Imperium der Barbarei », in *Utopie kreativ* 176, Juni 2005, 491-503.
- Gehrcke, Wolfgang, « Wir sind wieder bei Marx –unter seinem Banner », Beitrag zu den Regionalkonferenzen der Linken am 11. und 12.11.2006 (Ms.).
- George, Susan, *The Lugano Report: Preserving Capitalism in the 21st Century*, London 1999.
- Harman, Chris, « Anti-capitalism: theory and practice », in *International Socialism* 88 (automne 2000), Londres.
- Harvey, David, *Der neue Imperialismus*, aus dem Amerikanischen von Britta Dutke, Hamburg 2005.
- Haug, Frigga, *Rosa Luxemburg und die Kunst der Politik*, Hamburg 2007.
- Haug, Wolfgang Fritz, « Zur Bedeutung von Standpunkt und sozialistischer Perspektive für die Kritik der politischen Ökonomie » (1972), in ders., *Neue Vorlesungen zur Einführung ins "Kapital"*, Hamburg 2006, 235-59.
- Haug, W.F., *Cours d'introduction au « Capital »* (1974), trad. Dominique Bron, Catherine Haus y Bernard Scheuwly, Genève: Éditions "Que faire?", 1983.

- Haug, W.F., « Die Dialektik des Marxismus lernen » (1984), in Haug, W.F., *Pluraler Marxismus*, Bd. 1, Berlin/W 1985, 52-61.
- Haug, W.F., *Gorbatschow. Versuch über den Zusammenhang seiner Gedanken*, Hamburg 1989.
- Haug, W.F., *Perestrojka-Journal. Versuch beim täglichen Verlieren des Bodens unter den Füßen neuen Grund zu gewinnen*, Hamburg 1990.
- Haug, W.F., *Determinanten der postkommunistischen Situation*, Hamburg 1993.
- Haug, W.F., *Politisch richtig oder Richtig politisch. Linke Politik im transnationalen High-Tech-Kapitalismus*, Hamburg 1999.
- Haug, W.F., *Éléments du mode de production high tech*, 2001, <http://www.wolfgangfritzhaug.inkrit.de>
- Haug, W.F., *High-Tech-Kapitalismus. Analysen zu Produktionsweise, Arbeit, Sexualität, Krieg und Hegemonie*, Hamburg 2003, 2.A. 2005.
- Haug, W.F., « ¿ Sociedad civil o sociedad burguesa? Ambivalencia o dialéctica de un concepto clave » (2003), www.wolfgangfritzhaug.inkrit.de (2003b)
- Haug, W.F., « Arbeit im High-Tech-Kapitalismus », in: *Das Argument* 256, 46. Jg., 2004, H. 3/4, 357-68.
- Haug, W.F., *Où en sommes-nous avec la dialectique ?*, 2005, www.wolfgangfritzhaug.inkrit.de
- Havemann, Florian, « Dafür dagegen », in *Zeitschrift für unfertige Gedanken*, April 2006.
- Holloway, John, « Zapatismus als Anti-Politik », in *Das Argument* 253, 45. Jg., 2003, H. 6, 810-20.
- Horkheimer, Max, u. Theodor W. Adorno, *Dialektik der Aufklärung* (1947), zit.n. Band 3 von Adornos Gesammelten Schriften.
- Krysmanski, Hans-Jürgen, « High-Tech-Anti-Kapitalismus: Ein Widerspruch in sich ? », 2001.
- Lenin, Wladimir Iljitsch, *Werke*, Berlin/DDR (zit. LW).
- Marcos, Subcomandante insurgente, « Palabras de la Comandancia General del EZLN el día primero del año 2007 en Oventik, Chiapas, México ».
- Marx, Karl, *Le Capital*, trad. de J. Roy, entièrement révisée par l'auteur, Paris 1876.
- Marx, Karl, u. Friedrich Engels, *Werke*, 43 Bde., Berlin 1956ff (zit. MEW).
- McNally, David, *Another World is possible. Globalization and Anti-Capitalism*, Revised Expanded Edition, Winnipeg 2006.
- Mejias, Jordan, « Die Bankräuber haben eine Bank gegründet. Schlimmer als der 11. September: Wie der Enron-Skandal Amerikas Wirtschaft und die politische Elite in den Abgrund reißt », in *FrankfurterAllgemeine Zeitung*, 31.1.2002, 43.
- Narr, Wolf-Dieter, « Zum Politikum der Form – oder warum Emanzipationsbewegungen Herrschaft nur fortlaufend erneuern, allenfalls besänftigen », in *Leviathan*, 8. Jg., 1980, H. 2., 143-63.
- Negt, Oskar, *Arbeit und menschliche Würde*, Göttingen 2001; *ProKla*, 36. Jg., 2006, H. 2, *Die "Killing Fields" des Kapitalismus*.

- Ramonet, Ignacio, « L'aurore », in *Le Monde diplomatique*, 47. Jg., Nr. 550, Januar 2000.
- Roth, Karl-Heinz, *Der Zustand der Welt. Gegen-Perspektiven*, Hamburg 2005.
- Saad-Filho, Alfredo (Hg.), *Anti-Capitalism: A Marxist Introduction*, London 2002.
- Sader, Emir, « América Latina, rumbo al posneoliberalismo », entrevista realizada por Luis Hernández Navarro, en : *La Jornada*, oct. 2007.
- Soares, Mario, « Europa debe reaccionar », in *El País*, 6.2.2007, 13.
- Therborn, Göran, « After Dialectics. Radical Social Theory in a Post-Communist Situation », in *New Left Review* 43, second series, Jan.-Febr. 2007, 63-114.
- Tjaden, Karl Hermann, u. Lothar Peter, « Wolfgang Abendroth heute – kann man von ihm noch etwas lernen? », in *Sozialismus*, 33. Jg., 2006, H. 6, 33-39.
- Wolter, Udo, « Gezähmte Dompteure. Wider den verkürzten Antikapitalismus der Globalisierungsgegner », in : *iz3w-Sonderheft: Gegenverkehr – Soziale Bewegungen im globalen Kapitalismus*, September 2001.